

— Vienne se penche sur son passé —

LA VIE
A
VIENNE
AVANT
1914

Les propos de Jean Monnet
à Jean Bouvard



BIBLIOTHEQUE
DE
CHARLES JAILLET
VIENNOIS

H. LÉTY del.
1851

IB 350
MCMXLVII

LA VIE
A
VIENNE
AVANT 1914

Les propos de Jean Monnet à Jean Bouvard

LA VIE A VIENNE AVANT 1914

« Jean Monnet, vous êtes un vieux Viennois, de souche déjà ancienne. Vous avez connu la période ayant précédé 1914. Beaucoup de choses, de coutumes relatives à cette époque se sont profondément modifiées et il sera impossible, dans quelques années, de savoir comment se passait la vie à Vienne avant la prodigieuse évolution que nous connaissons depuis le début de ce siècle. Pour les anciens qui seront heureux de revivre ces souvenirs de leur jeunesse comme pour les jeunes, fortement intéressés par la façon de vivre de ceux qui les ont précédés, voulez-vous nous rappeler quelques-uns de vos souvenirs sur ce monde qui s'estompe ? ».

« Mon cher Jean Bouvard, je suis en effet un vieux Viennois, puisque j'aurai quatre vingts ans l'an prochain. Le grand-père de mon grand-père, né à Beaurepaire en 1792 est venu s'installer à Vienne dès son jeune âge comme tisseur. Il y a créé sa famille, laquelle n'a jamais quitté le sol natal.

Rien ne me prédispose ou m'autorise à parler de ces choses du passé. Cependant, comme vous, je vois que les témoins de cette époque disparaissent rapidement et que d'ici quelques années le voile sera définitivement tiré sur la façon de vivre de nos aînés, si personne ne vient en rappeler quelques aspects. J'accepte donc votre proposition ».



La vie de la rue

Evidemment, la circulation ne peut se comparer. L'allure quelque peu désertique de nos anciennes rues doit frapper celui qui observe aujourd'hui nos photos. Mais, à défaut de bruits de moteurs, celles-ci connaissaient parfois une vie intense agrémentée de mille faits et gestes qui en faisaient le charme.

Point d'autos, sauf celle du docteur Dorey, ce malheureux précurseur devant, à chaque instant, payer des gosses pour pousser son véhicule fatigué. Seules, des voitures à cheval pour les livraisons en ville et quelques rares fiacres que l'on prenait à l'emplacement actuel des taxis.

Dans ce calme, de jeunes bouchers avaient cependant la réputation d'être des dangers publics, lorsqu'ils dévalaient à bride abattue, sur leurs voitures légères, pour se rendre aux abattoirs.



Une vue du cours Brillier
(à gauche, un fiacre. — au centre, trams à cheval et à vapeur attendent l'heure du départ. — à droite, le bouquet d'arbres en face du Glacier).

Le cheval emballé

Un autre fait que nous ne verrons sans doute plus, c'est l'arrêt d'un cheval emballé. Parfois, l'été, une bête exaspérée par les piqûres de mouches, partait à fond de train sur la route, semant la terreur sur son passage. Il fallait qu'un citoyen courageux aille se placer les bras en croix devant elle, pour l'arrêter et la calmer.

La torréfaction du café

Rappelons aussi que, jadis, chaque épicier torréfiait son café, sur son trottoir, dans un appareil spécial. L'odeur qui se dégagait de cette opération était merveilleuse et parfumait toute une rue. Pour ma part, je n'ai jamais trouvé dans la dégustation d'un bon café un arôme aussi subtil ; je ne lui trouve équivalent que la délicieuse odeur du café que l'on venait de moudre dans le vieux moulin de nos grand'mères.



Le tram à cheval

Un qui ne s'emballait jamais c'était le cheval assurant la traction du tram qui allait de la gare de Vienne à celle d'Estresin, pas plus, d'ailleurs, que son collègue dont le service reliait la gare de Vienne au Pont de la Véga à Pont-Evêque. Ces voitures roulaient sur des rails, ce qui réduisait l'effort du cheval et rendait le déplacement moins cahotant.

Le tram à vapeur

Le tram à vapeur pour Charavines faisait plus sérieux. La grosse caisse verte qui servait de locomotive était munie d'un énorme sifflet qui donnait de la voix pour s'annoncer aux différentes stations. Pas méchant pour un sou, le tram quittait volontiers sa voie s'il entraînait, par exemple en contact brutal avec un tombereau oublié sur son passage. Il y en avait pour quelques heures avant qu'il ne fut remis sur ses rails, le temps pour les voyageurs d'aller faire une manille à la prochaine station ou de ramasser une salade de dents-de-lion. L'été, des wagons spéciaux permettaient aux usagers de voyager agréablement au grand air, avec des rideaux pour les protéger du soleil ; mais alors, le « cache-poussière » était de rigueur. A Vienne, deux lignes de raccordement, l'une par le « bas-port », l'autre par la route d'Avignon, reliaient le tram aux entrepôts de la Compagnie fluviale d'une part et aux gares de marchandises du P.L.M. d'autre part.

Les Octrois

Autre curiosité qui a disparu : les Octrois, installés dans de petites maisons sur tous les chemins aboutissant à la ville (aux deux extrémités du chemin de Beaumur, à la sortie de la passerelle de Sainte-Colombe, à Saint-Marcel, au sommet de la rue Serpaize, à la gare, route d'Avignon, etc..., etc... etc...). Certains déployaient des ruses de Sioux pour éviter de payer aux « gapians » les droits qui y étaient réclamés sur quantité de marchandises. Mais c'est sous les robes très longues et très larges des dames à cette époque, que l'imagination des fraudeurs connut le plus de réussite.

La boue

Il ne faut pas abandonner la question des rues sans parler de la boue qui parfois les recouvrait. Le trafic restreint et peu rapide des voitures à chevaux faisait que l'on prenait peu de soins pour la confection des chaussées. La couche supérieure, aujourd'hui goudronnée, se composait, le plus souvent, de simple terre battue. A la moindre pluie, c'était aussitôt une boue épaisse qu'il fallait affronter. Les cantonniers armés de longues « racleuses » ramenaient cette boue le long des trottoirs et, lorsqu'elle s'était un peu égouttée, ils la ramassaient dans des tombereaux pour l'emporter. Il arrivait que des personnes distraites ou dotées d'une mauvaise vue, ne prenant pas garde, plongent les pieds de dix ou douze centimètres dans ce cloaque.

Le laitier

Le matin, la ville s'éveillait peu à peu. C'était d'abord le laitier dont le sifflet annonçait la présence. Et chacun de descendre dans la rue avec les récipients les plus hétéroclites pour se ravitailler suivant ses besoins. Les absents ou les paresseux laissaient, dans un coin de l'allée, une casserole, et, dans le couvercle renversé, déposaient les deux sous s'ils voulaient un demi-litre, ou plus, s'ils en désiraient davantage. On ne déplorait généralement pas de vol. Le sifflet du laitier est bien demeuré dans les mémoires, puisque, aujourd'hui encore, un arbitre de rugby qui abuse de l'usage de son sifflet est vite traité de laitier. Le « frigo » n'existait pas encore, et conserver un reste de lait pour le lendemain n'était pas chose facile. Il fallait d'abord le faire bouillir et bien surveiller l'opération de peur qu'il « se sauve » au moment de l'ébullition. Les craintes n'étaient pas pour autant terminées, car dans le déjeuner du lendemain, il lui arrivait parfois de « tourner » et il ne restait plus qu'à jeter le tout.

Le lait de chèvre

Il y avait, dans la belle saison un autre fournisseur de lait. Il errait d'une rue à l'autre suivi de sept ou huit chèvres. De sa petite flûte il tirait un air bref et nostalgique qui prévenait sa clientèle, des enfants en général, à qui l'on offrait, pour deux sous, un bol de lait « bourru ».

L'empailleur de chaises

C'était encore le père Roibet qui venait en chantant de sa rue Serpaize. Aveugle, le pauvre homme était accompagné par une âme charitable, généralement un enfant, et criait, sur son passage, d'une belle voix de ténor : « Empailleur de chaises ! ».

Le raccommodeur de parapluies

Ailleurs, parcourant les rues d'un pas lent en regardant les fenêtres qui pourraient s'ouvrir, un habile artisan criait, sur un air immuable : « On raccommode faïence, porcelaine, albâtre et verre ! ». « On raccommode les parapluies ! ».

Le marchand de poissons

Ou bien c'étaient le père et la mère Moulin qui arpentaient les rues du centre, poussant devant eux une voiture à bras faite d'un réservoir en zinc dans lequel se mouraient quelques kilos de poisson, et l'on entendait, sur un air devenu définitif : « La p'tit' friture du Rhône tout' vivante ; les carp' du Rhône, les tanches ! ».

Le « pattier »

Et les « pattiers » il ne faudrait pas les oublier. Avec, sur l'épaule, un sac et une balance romaine, ils parcouraient les quartiers à la recherche des chiffons dont on voulait se débarrasser. Je me souviens que les pattes de laine se vendaient plus cher que celles de coton, aussi faisait-on deux tas avant d'entrer en affaires avec eux. Ils étaient aussi acheteurs de peaux de lapins. Certains d'entre eux portaient un petit seau métallique dans lequel ils faisaient la cueillette des crottes de chiens. Ils ne s'intéressaient qu'aux blanches, très demandées à l'époque pour le traitement de la peau des gants. Leurs cris artisanaux étaient variés et peu audibles. C'étaient de vagues « Aux pattes ! Peaux de lapins ! ». D'allure généralement assez négligée, ils étaient la terreur des enfants pas sages, et ce n'est jamais sans effet qu'on menaçait ceux-ci de les abandonner au sac du « Père Ramasse ».

Le tambour de ville

Le tambour de ville était, lui-aussi, un type de la rue qui a disparu. Son rôle était de prévenir les habitants de tous les événements locaux pouvant les intéresser : passage d'un cirque, vente quelconque, arrêt d'eau, etc... Il commençait par un roulement de tambour destiné à attirer son auditoire. Puis, ajustant ses « lorgnons », il sortait le sacramental « Avisse au Public ». La nouvelle tombait ensuite, dans une forme plus ou moins académique. On pouvait entendre par exemple : « Ce tantôt, les eaux seront « arrêtes » dans tout le quartier « St-André-lo ! ». Ah ! ce sacré « St-André-lo », on eut surpris beaucoup de gens en leur apprenant qu'il s'agissait de Saint-André-le-Haut ! Le billet que lisait le tambour se terminait généralement par un : « Qu'on se le dise ! ».

Le marchand de chansons

Comment parler des bruits de la rue sans évoquer aussi les marchands de chansons. Il s'agissait ordinairement d'un couple dont l'un assurait l'accompagnement à l'aide d'un accordéon, l'autre ayant la vente des chansons comme spécialité. Les deux compères chantaient quelques couplets et, si la chanson plaisait, celui qui était conquis achetait le papier. Il poursuivait ensuite son étude, ne partant que lorsqu'il possédait vraiment son sujet. La plus vieille rengaine que j'aie entendue ainsi date de la guerre Russo-Japonaise en 1904 : « La Russie et le Japon la digue digue digue, la digue digue don »...

Les cornes des usines

Les pauvres « Cornes » des usines, comment peut-on, elles aussi, les oublier ? C'est à 13 heures 30 que leur concert était le plus étoffé. Presque en même temps, toutes les usines, et Dieu sait si elles étaient nombreuses à cette époque, appelaient leur personnel au travail. Pour n'en citer que quelques-unes du textile : Ramet, Seguin, Petite presse, Vaganay, Frenay, Pascal, Bonnier, Bouvier, Vincent, Jacquet, Bellot, Veyrat, etc... etc... Jamais il n'était question dans les conversations de sirènes ou de sifflets. On demandait par exemple : « Est-ce que ça a corné chez Vaganay ? ».



L'orgue de Barbarie

Il y avait aussi « l'Orgue de Barbarie ». Sur une mini voiture à bras, était fixé le petit orgue. Une manivelle animée par le patron lui faisait restituer les airs enregistrés. Un petit singe malicieux avec sa veste et sa toque rouges retenait la foule amusée près de la voiture pendant qu'une fillette aux habits multicolores esquissait sur des échasses quelques pas de danse... et puis faisait la quête.

Le montreur d'ours

A disparu lui aussi le montreur d'ours qui faisait danser son animal au son d'un tambourin.

Les ivrognes

Enfin, les ivrognes. En ce temps-là les ivrognes étaient heureux ; ils chantaient ! Je les revois, titubant légèrement dans les rues, poussant leur chansonnette avec l'attitude que l'on prête, dans les manuels scolaires, à Rouget de Lisle, pour chanter la Marseillaise. Ils faisaient, eux aussi, partie d'un folklore définitivement révolu.

Le marchand de charbon

Le marchand de journaux ambulante avertissait sa clientèle à l'aide d'une petite corne qui annonçait sa présence dans la rue, et c'est avec un instrument identique que le marchand de charbon signalait lui aussi son passage. Pendant que son aide livrait, le patron surveillait son attelage et attendait que s'ouvrent les fenêtres d'où lui parviendrait l'ordre de monter à tel étage les 50 ou 100 kgs de « menu » ou de boulets, suivant la contenance du charbonnier. Le travail était pénible, surtout quand il fallait grimper le chargement à un quatrième étage. L'usage voulait que l'on offre un « canon » de vin au porteur, tant pour le récompenser de sa peine que pour l'inciter à vider son sac avec précaution afin d'éviter trop de poussière noire dans la cuisine. Hélas ! cela faisait parfois beaucoup de « canons » à la fin de la journée.

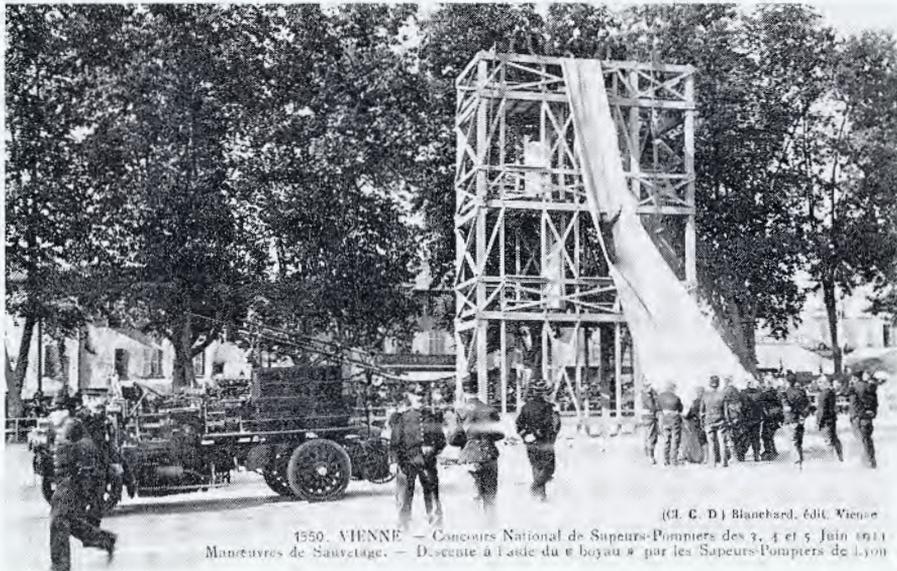
Les incendies

Bien entendu, il n'y avait pas de caserne de pompiers et ceux-ci logeaient chez eux, aux quatre coins de la ville. Pas de téléphone non plus. En cas de sinistre, les premiers avertis étaient les clairons. Ceux-ci avaient chacun leur secteur pour donner l'alarme. Il s'agissait d'une sonnerie que tout le monde connaissait bien et qui se terminait par un, deux, trois ou quatre

coups suivant le quartier qui était atteint. Cette sonnerie, dans la nuit, avait quelque chose de lugubre. Aussitôt, toutes les fenêtres s'ouvraient sur la rue, et la question fusait de toute part : « C'est chez qui ? ». « Chez un tel ! », criait le clairon courant réveiller d'autres pompiers. S'il avait signalé un petit feu, dans une maison particulière, beaucoup se recouchaient ; mais, s'il s'agissait d'une usine, dont les planchers imprégnés de matières grasses promettaient un beau spectacle, alors, tout le monde était debout et se retrouvait dans la rue, en direction du point indiqué. Car, il faut bien l'avouer, une espèce de sadisme avait brusquement pénétré dans le cœur de ces gens, si prompts, en temps ordinaire, à partager la peine de leur prochain. Le spectacle fantastique de l'énorme brasier, et puis la possibilité de dire, le lendemain : « J'y étais ! » et celle de pouvoir donner des détails sur la catastrophe avaient, pour un temps, raison de leur bonté foncière.

Celui qui n'avait pas l'intention de jouer un rôle actif dans les efforts des sauveteurs, avait intérêt à ne pas se montrer trop tôt sur les lieux de l'incendie, car il était aussitôt incorporé à la « chaîne ». Celle-ci consistait à se passer rapidement, de mains en mains, des seaux de toile que l'on remplissait au point d'eau le plus rapproché du sinistre, pour les vider, souvent beaucoup plus loin, sur le brasier. On comprendra aisément que si l'effet, sur un incendie important, était minime, les malheureux participants n'avaient plus, quand on leur rendait leur liberté, qu'à aller faire sécher leurs pantalons. Pendant ce temps, les pompiers, vite sur les lieux malgré tout, déployaient leur matériel qui, très rapidement, devait s'améliorer par la suite.

Puisque nous en sommes aux pompiers, n'oublions pas le père Brunet, ce magnifique sapeur, doté d'une très longue barbe, coiffé fièrement du bonnet à poil des vieux grognards de l'Empire. La hache sur l'épaule, ceint de son tablier de cuir, il conduisait le Corps des sapeurs-pompiers viennois dans tous les défilés, 14 Juillet ou autres...



(Cl. C. D.) Blanchard, 630, Vienne
 1850. VIENNE — Concours National de Sapeurs-Pompiers des 2, 4 et 5 Juin 1911
 Manœuvres de Sauvetage. — Descente à l'aide du « boyau » par les Sapeurs-Pompiers de Lyon

La voiture des chiens

C'était un chariot bas, complètement fermé, sauf une trappe dans sa partie supérieure. Cette voiture était trainée par un cheval, mené lui-même par un homme à mine patibulaire, marchant aux côtés d'un autre aussi peu engageant. Ces deux messieurs étaient ordinairement recrutés en prison. Ils avaient pour mission de ramasser dans leur voiture tous les chiens qui n'étaient pas en règle avec l'Administration, ceux qui ne portaient pas la fameuse médaille qui leur aurait donné le droit de vivre. Un agent de police suivait, pour officialiser l'opération. Avec une espèce de fouet terminé par un nœud coulant, ils s'approchaient du malheureux, quelquefois en l'attirant sournoisement avec un peu de viande, tâchaient de lui passer la corde autour du cou et, levant brusquement leur engin, soulevaient leur prise comme un pêcheur inexpérimenté ayant « touché » un trop gros poisson. A eux deux ils le mettaient dans le chariot avec ses congénères qui aboyaient désespérément. Quand la récolte était suffisante, les sbires rentraient à la fourrière où tout animal non réclamé dans un laps de temps assez court était sacrifié. Maman m'avait très tôt communiqué son amour des bêtes et, comme elle, je souffrais beaucoup de ce spectacle. Quand nous le pouvions, avec d'autres âmes sensibles du quartier, nous précédions d'assez loin cette voiture de la mort, pour faire fuir, dans la mesure du possible, ceux de nos amis qui n'étaient pas en règle...

Le passage d'un régiment

C'était un spectacle rare qui passionnait les petits et les grands. Chacun communiait alors avec l'armée de son pays et personne n'eut voulu laisser passer une occasion de lui témoigner sa sympathie. Aussi, les haies se formaient-elles rapidement sur le passage présumé des soldats, aussitôt qu'étaient perçus les premiers accents de l'importante clique. Pour les spectateurs, le défilé de ces deux ou trois mille hommes inconnus, très lourdement chargés et habillés, fourbus par vingt ou trente kilomètres de marche à pied au soleil mais dont aucun ne songeait à se plaindre, c'était un peu l'image vivante et anonyme de la Patrie ; aussi, la magie de la musique aidant, chacun se sentait confusément mais profondément bouleversé.

Le billet de logement

Parfois, les hasards des manœuvres faisaient de Vienne une ville d'étape. La mairie, qui avait été avertie du passage de la troupe, envoyait à ceux dont c'était le tour une note leur indiquant qu'ils auraient à loger deux, trois ou quatre soldats dans la nuit du tant au tant. On recevait généralement avec joie ces visiteurs. Mais si, pour une raison quelconque, la chose était impossible, il fallait retenir les chambres nécessaires dans un hôtel de son choix, en prévenir la mairie qui, à son tour, faisait savoir à l'autorité militaire que les soldats désignés pour telle adresse devaient se rendre à l'Hôtel X...



En août 1914, départ du 99^e d'Infanterie pour la frontière.

Les retraites aux flambeaux

Elles précédaient joyeusement certaines fêtes du lendemain ; mais celle du 13 juillet était particulièrement attendue. Un fort détachement de soldats précédés d'une importante clique et portant des lampions multicolores (lanternes vénitiennes) accrochées au bout d'un bâton, entreprenait vers 20 heures 30 le tour de la ville. Tout le long du parcours, beaucoup de gens venaient, avec ou sans lampions, s'agglomérer au cortège qu'une cohorte de gosses, toujours attirés par la lumière et le bruit, escortait et suivait. Cette colonne lumineuse et bruyante qui progressait presque dans la nuit ne manquait pas de charme, surtout pour un public qui ne connaissait pas beaucoup de distractions à cette époque.

Les cavalcades

Allons-nous oublier les cavalcades ? Le cirque Pinder était le maître incontesté dans ce genre de parade. Bien avant la séance de l'après-midi, un spectacle féérique des mille et une nuits se préparait au Champ de Mars où était dressé son chapiteau. Et puis le long cortège se mettait en route pour son tour de ville. Les éléphants, richement caparaçonnés, guidés par des

cornacs revêtus de leurs plus beaux habits, ouvraient la marche. Des cavaliers suivaient, tous plus rutilants les uns que les autres. Venaient ensuite des voitures sculptées, dorées, immenses, que tiraient de splendides attelages et sur lesquelles trônaient dans des habits somptueux un tas de reines et de princesses. Le défilé, savamment organisé, promenait dans les rues son luxe de pacotille et attirait irrésistiblement petits et grands sur les gradins du Cirque.



(G. C. D.) Blanchard, édit. Vienne
1466. VIENNE. — Fêtes des Enfants à la Montagne (19 Juin 1910)
Char du Commerce (créé par M. Garrigues)

Les courses

Celles de Vienne rassemblaient chaque année un public nombreux sur l'hippodrome de Pont-Evêque. La garnison, composée d'un régiment de Dragons et d'un bataillon du 99^e d'Infanterie, fournissait, avec ses nombreux officiers et leurs familles, un noyau important de turfistes auquel venaient se joindre les notables et toutes les personnes élégantes de la ville. Parieurs et curieux complétaient l'assistance. Tous les moyens de locomotion étaient sur pied de guerre, mais ce sont les fiacres qui avaient le plus de travail. Nombre de Viennois, cependant, n'effectuaient pas le déplacement, se contentant d'assister sur le trajet au défilé des personnalités dont ils commentaient l'élégance ou... les travers...

Les fêtes

Les fêtes étaient alors nombreuses et réunissaient un très grand nombre de participants. Tous les quartiers rivalisaient de zèle et d'imagination pour pavoiser et honorer le plus chaleureusement leurs visiteurs. C'est ainsi que nous eûmes, en 1909, je crois, un très important concours de musique, avec la venue de « La musique des Equipages de la Flotte », émule, alors, de celle de « La Garde Républicaine ».

En 1910, ce furent les milliers de gymnastes de la F.G.S.P.F. qui animèrent joyeusement nos rues avec leurs interminables défilés se rendant avec tambours et clairons sur les lieux de concours.

L'année suivante, les Sapeurs-Pompiers connurent un gros succès à leur tour, en choisissant Vienne pour la confrontation, au Champ de Mars, de leurs méthodes et de leur tenue.



(Cl. C. D.) Blanchard, 603, Vienne

1910. VIENNE. — Concours de Gymnastique de la Fédération G. S. P. F. du Sud Est (16-17 Juillet 1910)
Place des Allehroges, Mouvements d'ensemble en musique par les 54 Sociétés

Faire le Cours

Quand on avait du temps devant soi ou si l'on désirait voir un ami, c'était sur les cours, le Romestang en particulier, que résidaient les meilleures chances de le rencontrer. Longuement, les groupes se promenaient, montant et descendant la promenade. C'était « faire le cours » comme à Lyon on « faisait la rue de la Ré ». C'est là que s'apprenaient les nouvelles, que se donnaient les rendez-vous. Tout ceci n'est hélas plus, aujourd'hui, qu'un souvenir.



(G. C. D.) Blanchard, éd. Vigne
 1485 VIENNE. — Concours de Gymnastique de la Fédération G. S. P. F. du Sud-Est (16-17 Juillet 1910)
 Sortie de la Cathédrale St-Maurice à l'issue de la Messe militaire

L'allumeur de reverbères

Il ne faut pas oublier que, le soir, il faisait sombre assez tôt, puisqu'aucun changement d'heure n'avait été effectué. L'hiver, il était nuit à 16 heures. Bien avant, le préposé à l'allumage des reverbères parcourait les rues avec une grande perche spéciale pour ouvrir le robinet du gaz et envoyer, à l'aide d'une poire et d'un tube en caoutchouc, la flamme qui allumait la lampe. Le matin, il refaisait sa tournée pour fermer le robinet avec un crochet fixé sur sa longue perche.

Le marchand d'oublies

Lui aussi a disparu. Dans une boîte métallique en forme de cylindre, haute d'environ 70 cm et d'un diamètre approximatif de 35 cm, étaient entassées des oublies, sortes de gaufrettes très légères. Un petit tourniquet, placé sur le couvercle, permettait de désigner si, pour les deux sous, on aurait droit à deux, trois ou quatre oublies. Grâce à une courroie ajustée sur sa boîte, le marchand pouvait se déplacer facilement d'une rue à l'autre. Avec sa calotte rouge, le nôtre paraissait venir de Tunisie, mais, malgré son âge avancé, il ne donnait pas l'impression d'avoir fait fortune.

La pompe à...

Encore un bruit de la rue qui a disparu. Son travail était intense, car, dans tous les immeubles, les W.C. se déversaient dans une fosse qu'il fallait nécessairement vider de temps en temps. Vous souvenez-vous, les anciens, de sa chaudière cylindrique verticale ? de ses longs tuyaux qui couraient dans les allées, des réservoirs cylindriques eux aussi, mais horizontaux, avec, sur le côté, un gros tube de verre qui permettait de contrôler la hauteur de la marchandise ; du bruit assourdissant qui, toute odeur mise à part, permettait de la repérer d'assez loin ! Vous souvient-il, enfin, du jour où, telle une machine infernale, elle éclata, place Modène ! (devenue depuis place Emile Zola).

Le théâtre Saïd

La scène municipale n'ouvrait pas souvent ses portes au théâtre. Quelques spectacles étaient parfois donnés par les troupes locales du Cercle Catholique de St-André-le-Haut, rue du Cirque, ou celle de St-Maurice, quai Jean Jaurès actuel. Mais un grand choix d'œuvres était heureusement diffusé par le théâtre Saïd. Il venait chaque année monter sur le « petit Champ de Mars » sa salle, en bois mais assez confortable. Là nous avons applaudi « Les Deux Orphelines », « La Porteuse de pain », « La Tour de Nesle », etc... etc... mais aussi « La Mascotte », « Les Cloches de Corneville », « La Fille de Madame Angot », etc... etc... Tous les publics se rencontraient sur les bancs et chacun louait l'interprétation des plus convenables. Pas d'affiches pour annoncer les représentations, mais un tableau noir, sur lequel, dans un style « maison » était inscrit en blanc le titre du ou des prochains spectacles.

Les conférences contradictoires

Le théâtre municipal donnait parfois asile à d'autres manifestations. Il servait, à l'occasion, de cadre à des conférences publiques et contradictoires qui étaient suivies par un public passionné. Les gens étaient alors beaucoup plus entiers qu'aujourd'hui dans leurs convictions et ne connaissaient guère la tolérance. Aussi les rencontres Abbé Desgranges/Sébastien Faure, par exemple, atteignaient-elles un très haut degré d'intensité. Le malheur est que, de ces réunions, on ramenait souvent des puces à la maison.

Les « plates »



Existe-t-il encore quelques laveuses ayant exercé leur art sur les anciennes « plates » ? C'étaient des sortes de bateaux plats, couverts, pouvant recevoir 2 rangées de laveuses, l'une du côté du large, l'autre, du côté terre. Une petite passerelle permettait d'y accéder.

Comme Vienne,
Lyon avait ses plates.

Sur leurs brouettes à claire-voie, les laveuses y portaient le linge à laver dans une corbeille, avec le savon, l'eau de Javel et le battoir. Quand la lessive était rincée, on pouvait la faire sécher sur des fils de fer installés sur le quai par le patron de la « plate ». Sur ce petit bateau, se discutaient bruyamment les nouvelles ; se faisaient et plus souvent se détruisaient les réputations et il valait mieux y être ignoré que passé à son crible. Il y avait trois « plates » à Vienne, deux en amont de la passerelle, une en aval.

La « bêche »

Longue d'une quarantaine de mètres, c'était en somme un bateau aménagé pour apprendre à nager. Des cabines couvertes tout autour et au centre, dans la partie libre une grande cage à fond incliné était installée de telle sorte que le niveau de l'eau y soit de trois mètres dans la partie amont pour n'atteindre que 80 centimètres du côté aval. On pouvait donc plonger d'un côté, tandis que le courant du fleuve ramenait sur la



La « bêche » vers le plongeur

partie la moins profonde tout ce qui aurait risqué la noyade. Le père Vantailat, le patron, surveillait son monde de près, et, si un gosse hésitait trop longtemps avant de se jeter à l'eau, il l'obligeait à se débrouiller tout seul en le lâchant délibérément aux trois mètres. La « bêche » qui connaissait un gros succès l'été se trouvait amarrée contre le quai, juste en amont de la passerelle.

Les économies

Je parle généralement de la période ayant précédé 1908, car c'est à cette époque que, sous l'influence de l'électricité et de l'automobile, les choses ont commencé à se modifier. Avant 1908, le grand principe directeur était l'économie en tout. L'hiver, quand tombait la nuit, on attendait qu'on eût vraiment besoin de lumière pour allumer la bougie ou la lampe « Pigeon ». Il n'y avait évidemment pas besoin de lumière pour échanger ses impressions. Le « rond du poêle » était percé d'un petit trou pour faciliter l'emploi du « pique-feu ». Par cet orifice, le brasier projetait un mince rayon lumineux sur le plafond ; c'était suffisant. Pour éclairer la lampe, pourquoi user une allumette ? On se servait de petites tiges de bois sec, les « Chandillons » pour prendre le feu dans le poêle et le transmettre à la lampe. Lorsqu'on voulait aller dans une pièce voisine ou, quelquefois à l'étage supérieur, comme il n'y avait encore ni électricité ni interrupteur, la personne qui se déplaçait prenait la petite source lumineuse et les autres demeuraient dans l'obscurité, attendant patiemment son retour. Quand la bougie ou la petite lampe s'en allaient, elles projetaient au plafond et contre les murs des espèces d'« ombres chinoises » qui se déformaient suivant les mouvements de celui qui sortait. Cela sentait le mystère et n'incitait guère les enfants à s'aventurer tout seuls dans une pièce noire.

Les boulets étaient encore rares ; le charbon ménager était le « menu sortant ». S'il y avait de gros morceaux de charbon qu'il fallait casser pour s'en servir, il y avait aussi de la poussière, que l'on mouillait avant usage afin qu'elle ne passe pas au travers de la grille du poêle. Nous allions, à une certaine époque, ramasser les écorces qui se détachaient des platanes, pour allumer le fourneau, ce qui était, d'ailleurs, sensationnel.

Les repas en famille

Les jours de fête, on se réunissait en famille. Les repas étaient copieux et les maîtresses de maison se surpassaient pour se distinguer. Si l'on se mettait à table vers midi, on n'en ressortait pratiquement pas avant 22 heures. Au moment du café, c'était l'inévitable tour de chansons. Etant timide je détestais cette cérémonie. On savait d'avance que l'oncle Joseph allait chanter telle rengaine ; que la cousine Marguerite s'arrêterait en chemin, ayant oublié les paroles de sa mélodie ; que l'on prierait en vain grand-mère Marie qui ne se déciderait pas à « en pousser une ». Si le concert finissait trop tôt, faute de chanteurs, les jeux collectifs du « Furet » ou de « Pigeon vole », avec leurs gages distribués, permettaient d'attendre dans une bonne ambiance le moment de reprendre place autour de la table.

Au moment de l'Épiphanie, dans tous les foyers, on mangeait, en famille, la brioche spéciale dans laquelle le pâtissier glissait les deux petits sujets qui devaient désigner le roi et la reine de la réunion. Quand le roi buvait, chacun s'écriait, en levant son verre : « Le roi boit ! ». Cette tradition était tellement ancrée dans les mœurs, que, dans mon quartier de St-Martin, de vieilles gens ne demandaient pas au pâtissier une brioche, mais un « Roiboit ».

Les soupes du soir

Tous les jours, en hiver surtout, il y avait soupe au repas du soir. Deux de celles-ci semblent avoir disparu. La soupe de « farine jaune » qui n'était autre qu'une farine de maïs et la soupe de « godelle » que l'on ne sert plus, maintenant, qu'aux « lavarets » du Rhône. Cuites dans de grands pots en terre, sur un feu parfois vif, ces soupes « arrappaient » au fond de l'ustensile et les enfants se disputaient le plaisir de manger cet « arrapé ».

Le miel s'achetait, le plus souvent, avec sa cire, comme on le sortait de la ruche. C'était peut-être une garantie de qualité, mais elle constituait une gêne pour la dégustation. Je ne me souviens plus si on avalait la cire.

Les allumettes de contrebande

Nous ne reverrons plus les « allumettes de contrebande ». Cette vente illicite se faisait alors sur une grande échelle. Rares étaient les foyers qui n'étaient pas sollicités et approvisionnés par les clandestins. Grâce à un matériel assez perfectionné, les allumettes demeuraient réunies par la base, en petits paquets, comme une brosse. Ces paquets, de différentes tailles, réunissaient 100 à 200 allumettes. La qualité n'était, en général pas trop mauvaise. Un avantage certain, on pouvait les frotter sur n'importe quoi d'un peu rugueux pour obtenir du feu. Pour certains hommes, l'usage était de les frotter une seule fois sur le pantalon, en un geste rapide, presque horizontal, partant de la fesse droite vers l'avant. J'avoue que je n'ai jamais su me procurer du feu par ce geste qui réussissait si bien à d'autres. Par contre, je savais fort bien passer ma main sur le phosphore, la nuit, pour aller l'admirer, lumineuse, dans un coin noir.

Le crottin de cheval

A cette époque, il y avait, certes, beaucoup de chevaux, mais aussi, un grand nombre de jardins. Indépendamment de ceux qui possédaient un petit coin de terre à côté de leur habitation, nombreux étaient aussi les Viennois qui louaient, à l'Isle ou à Ste-Colombe, le jardin avec la cabane où ils se rendaient en famille, le dimanche. Mais ce terrain demandait du fumier, déjà difficile à trouver ; aussi, le crottin ne demeurait-il pas longtemps dans la rue, avant qu'un amateur ne se précipite pour le récupérer. Certains se contentaient d'un panier grossier avec pelle et balayette. D'autres avaient confectionné avec une caisse et des roues de voiture d'enfant, de petits véhicules à bras qui élargissaient leur rayon d'action. Et quelle aubaine, pour tout ce petit monde, lorsque les Dragons se déplaçaient pour une manœuvre à l'extérieur.

Les bouillottes

Si certaines dames utilisent encore des bouillottes pour réchauffer leur lit en hiver, je ne vois plus les bouillottes carrées, en cuivre, qu'elles plaçaient sous leurs pieds, autrefois, quand elles demeuraient longtemps assises. Ces auxiliaires du confort auraient-elles aussi disparu ? Ce que l'on ne verra certainement plus, c'est la bouillotte d'eau chaude d'un mètre de long environ que l'on glissait sous les pieds des voyageurs, à la gare de Vienne, pour les aider à supporter la température glaciale des petits wagons non chauffés de cette époque.

Les rondelles de caoutchouc

Moins ancienne, c'est une pratique qui connut une grande vogue avant de disparaître. On marchait beaucoup plus, alors, et le cuir des semelles ou talons s'usait assez vite. Quelqu'un eut l'excellente idée de fixer, à l'aide d'une vis, sous le talon, une épaisse rondelle de caoutchouc du diamètre approximatif de ce talon. Cette rondelle pouvait tourner sur son axe, ce qui répartissait l'usure et laissait le talon de cuir intact.

Les maçons, les charpentiers portaient souvent, autrefois, de larges pantalons, généralement en velours, resserrés aux chevilles. Quand ils marchaient, cela faisait un « frouit...frouit.. » qui m'impressionnait quand j'étais tout petit, et que je n'ai jamais plus entendu depuis.

Les cafés

Il y avait, jadis à Vienne, beaucoup plus de cafés qu'aujourd'hui. Il y avait même un « pied humide » au Champ de Mars, à l'angle du cours Brillier inférieur et de la route d'Avignon. Si nous prenons comme exemple la place Miremont : l'emplacement de la B.E.C., celui de la B.N.P., celui de la Société Générale étaient les sièges de cafés. Sur la partie Est, trois établissements se trouvaient pratiquement côte à côte : le café de la Paix, celui des Négociants et celui du Commerce qui, seul, subsiste maintenant. Enfin, à l'angle de la rue des Cloîtres (aujourd'hui Calixte II), l'Hôtel du Cygne et son café. On ne jouait pas encore à la « Belote », la « Manille » était reine. Il y avait un billard dans chaque café. C'est un meuble et un jeu qui paraissent, hélas, avoir tendance à disparaître.

La dégustation d'une absinthe exigeait un certain rite auquel se pliaient volontiers les amateurs. On vous apportait un grand verre à pied dans lequel le patron versait, sans la mesurer, une bonne dose d'absinthe. Puis, sur une petite cuillère plate, ajourée, posée sur les bords du verre, on versait goutte à goutte sur un morceau de sucre, l'eau qui ne devait pas « noyer » la préparation. Le patron laissait souvent la bouteille sur la table, comme d'ailleurs les bouteilles d'alcool après les repas ! !



La rue Serpaize

Ma rue Serpaize ! L'avez-vous connue, jadis, l'été, une heure avant la nuit ? Tous les habitants sortaient sur le trottoir avec une chaise et leur gamelle de soupe. Là, s'organisait une tribune où chacun exprimait, de sa place, ses idées sur les événements locaux. Celui qui devait passer, pour rentrer chez lui, devant ce petit tribunal du peuple, était décortiqué de façon magistrale. Le plus drôle était quand un étranger devait franchir ce cap difficile avant de débarquer chez ses amis. Il se faisait, d'abord, un silence général. Puis, peu à peu, les langues reprenaient leur travail. Quelqu'un se souvenait de l'avoir déjà vu l'an passé. Pour cet autre, il allait sans doute chez « Machin », ça devait être un parent « du côté d'elle ».

Les « galibes »

Chaque année, au moment des vendanges, quelques propriétaires de la région de Serpaize faisaient venir des raisins du Midi pour relever le degré de leur vin. Ces raisins montaient la rue Serpaize sur des camions découverts, bien entendu. Les gosses du quartier connaissaient cette coutume et organisaient, vers la fin septembre, une surveillance difficile à déjouer. Aussitôt qu'apparaissait l'une des fameuses voitures, le cri de guerre était lancé : « Des galibes ! des galibes ! ». Comme à l'abordage, les plus forts, les mieux doués, assiégeaient le camion, en évitant, dans la mesure du possible, les coups de fouet que leur destinait le conducteur assis sur le devant de la voiture. Par les interstices des cageots, ils tiraient des graines, en les

écrasant, souvent, dans leur hâte de remplir leurs bécets. Pendant ce temps, les exclus du jour, jaloux, excitaient le voiturier contre les nantis en lui criant : « Fouet ! Fouet ! ».

Les « types »

Il y avait peu de « types » dans les rues. À noter, le grand « niaquedesou », traduisez : « il n'y a que des os », qui avait vendu, d'avance, sa longue carcasse à la Faculté. Il faisait gagner... ou perdre... du gibier, un jambon, etc..., à l'aide d'un jeu de loto qui le suivait partout, dans les cafés où il opérait. Je me souviens aussi de la mère « Joli cœur » et de son mari. Elle, toute petite, avec un gros nez, un fichu noir en laine, sur la tête, vendait du fil et des aiguilles. Le samedi, elle s'installait à l'angle de la rue Marchande et de l'entrée du passage sous la mairie. Lui louchait fortement et surveillait le négoce. Ils n'étaient pas très propres, sans doute, mais généralement calmes. Le « Père Lambert » et la « Mère Poipu » étaient d'une toute autre espèce. Lui, de haute taille, avec une grande barbe rouge hirsute, montait les sacs de charbon dans les étages. Il avait une tendresse paternelle pour son litre de rouge qu'il partageait volontiers avec sa compagne. Quand les libations s'étaient trop prolongées, ne se contenant plus, ils donnaient libre cours à leurs fantaisies, à la grande joie des passants et des gosses du quartier, avant de regagner leur tanière et retrouver leur chèvre, rue Serpaize, près du ruisseau. D'autres époques furent plus fécondes en phénomènes, puisque nous connûmes plus tard : « La Mère Babine », « Fatigué », « Baptiste », « Francisque », « Besson », « Fleury », etc...

Prime jeunesse

Dès notre naissance, nous n'étions pas libres de nos mouvements, comme les enfants d'aujourd'hui. On nous emmaillotait, les bras collés au corps, comme de vulgaires saucissons. Et cela durait des mois !

L'un des premiers bruits dont je me souviens, c'est la musique des tables d'addition et de multiplication, chantée par la chorale des Erudits de la rue Serpaize. Nous habitions en face de l'école et, de notre jardin, je ne perdais rien du doux ronronnement qui nous parvenait par les fenêtres ouvertes de la classe. Pour l'air, qui est des plus importants, il est recommandé de se reporter au disque de Jacques Baudoin « La table de multiplication ». Mais j'ai conservé intactes, dans ma mémoire, les paroles qui étaient : pour l'addition : « Un et un : deux », « Un et deux : trois », « Un et trois : quatre », etc.. et, pour la multiplication, sur le même air immuable : « Deux fois un : deux », « Deux fois deux : quatre », etc... Quand la classe apprenait à lire, on entendait, sur un air différent mais que les générations se sont transmis, sans jamais l'altérer : « B. A.-BA », « B. E.-BE », « B. I.-BI », etc... Après « B. U.-BU », on récapitulait : « BA-BE-BI-BO-BU », en appuyant fortement sur la dernière syllabe. On attendait avec impatience le jour où la leçon porterait sur la lettre K.

PAROISSE DE ST-MARTIN DE VIENNE

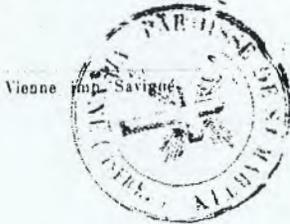
L'an 186^f, et le 17 Septembre ... a été
baptisé .. *Emmonod André Monnet*
filz de *Emmonod André Monnet* et de
Françoise Denouille

Parrain : *Emmonod André Monnet* gr. frère de l'enf.
Marraine *Françoise Chamaron m. Bourard*

NOTA. — Ceux-ci contractent avec l'enfant, le père et la mère de l'enfant, une alliance spirituelle qui produit un empêchement dirimant au mariage.

La mère et la nourrice de l'enfant ne le mettront point dans leur lit à cause du danger de suffocation. *Rituel Romain*).

Vienna, le 23 Novembre 18 86



Le sacre.
Maillot

Des années qui suivirent, je conserve le souvenir précis de ces petites chansons sans grande signification, au texte souvent décousu, que nos mères chantaient à leurs enfants pour les distraire, comme elles-mêmes les avaient apprises de leurs propres mamans, lesquelles les tenaient à leur tour de lointaines aïeules. Deux lignes de chacune suffiront aux anciens pour se remémorer leurs premières années et leur rappeler aussi les êtres chers qui les leur chantaient. Voici, au hasard de mes souvenirs :

Il pleut, il fait soleille,
La Lune est à Marseille...

A chevale, mon bidet
Quand y trott' y fait des pêts...

Mon papa est cordonnier,
Ma maman fait les souliers...

Prom'nons-nous dans le bois
Pendant que le loup y est pas...

Scions le jambon
A six sous la livre...

Rondin, picotin
La Marie a fait son pain...

Une souris verte
Qui courait dans l'herbe...

Je te tiens, tu me tiens
par la barbichette..

A la maison je me souviens d'avoir fait de la « charpie » pour les blessés de la guerre russo-japonaise. On retirait un à un les fils d'un petit morceau d'étoffe. Après lavage et désinfection, cela remplaçait le coton pour les pansements.

Les principes d'économie nous étaient inculqués dès les premières années. J'ai le souvenir d'avoir, conduit par ma mère, porté fièrement à la Caisse d'Epargne les trois francs en espèces que j'avais récoltés à l'occasion du Jour de l'An. On m'avait tellement répété que mes sous placés « feraient des petits ! »...

Tout jeunes, nous portions, l'été, de grands chapeaux de paille : des « Jean Bart » maintenus sur la tête, les jours de vent, par un petit ruban élastique passé sous le menton. Parfois, par fantaisie, nous placions le ruban dans notre bouche et je me rappelle très bien le goût salé que lui avait donné la transpiration. Je ne dois pas être le seul dans ce cas.

La grande école

Plus tard, après l'asile, la grande école nous ouvrait ses portes. Pour y arriver, le chemin était quelquefois assez long. Pour ma part, j'habitais près du boulevard Maupas et j'allais en classe « chez les Frères », cours Romestang. A midi, il n'y avait pas trop de temps à perdre, mais, même sous la pluie, personne ne se plaignait, nous avions l'habitude de marcher.

Au moment de la rentrée, certains arrivaient avec un costume de velours tout neuf, généralement bleu. Il se dégagait de ce velours une odeur spéciale, pas désagréable, qui persistait assez longtemps, si longtemps même que j'en ai encore le souvenir dans les narines...

Dès qu'on savait écrire, il fallait aborder les lettres du Jour de l'An. Il était d'usage, alors, à l'occasion du nouvel an, d'écrire aux parents, aux grands-parents, au parrain, à la marraine, pour leur dire toute l'affection qu'on avait pour eux et leur souhaiter une bonne année. On traçait tous ces bons sentiments sur des papiers à lettre ajourés, festonnés, fleuris, qui valaient de deux à cinq sous suivant leur luxe. Souvent, le maître faisait la première lettre, la majuscule, qui allait donner tout le « chic » au compliment. Parfois aussi, en voulant trop bien faire, une goutte d'encre tombait du porteplume sur la lettre, y faisant un « pochon » que le canif du maître avait bien du mal à faire disparaître. C'est peut-être le moment de préciser que Noël était la fête religieuse avec la Crèche, le « Petit Jésus ». Les cadeaux se faisaient pour le Jour de l'An. Il n'y avait pas de « Père Noël », tout juste entendait-on parler du « Père Janvier » qui, déjà, portait une barbe blanche et une robe rouge.

A l'école, il n'y avait pas de pointe Bic. C'était encore le temps des encriers et des plumes métalliques dont on devait tirer des « pleins et des déliés » pendant de longues pages d'écriture. Tenir convenablement son porteplume ne devait pas être à la portée de tout le monde si l'on en juge par le nombre de coups de règle infligés aux index toujours tentés de se développer en accents circonflexes.

Les maîtres avaient l'habitude de montrer, avec une longue baguette, au tableau noir, les choses sur lesquelles ils attiraient notre attention. Il nous arrivait parfois, aussi, de recevoir les coups de baguette sur la tête, si nous étions dissipés ou rebelles à la compréhension des problèmes. Nous leur en tenions si peu rigueur, qu'au moment de la taille des platanes, sur les cours ou le Champ de Mars, nous choisissons les branches les plus droites pour les leur offrir. C'était bien là donner des verges pour se faire fouetter !...

L'été, il faisait chaud en ce temps-là, et voici encore une coutume disparue : l'abonnement au « coco » en classe. Pour deux sous, on avait droit, pendant toute une semaine, vers seize heures, à un verre de coco que le maître préparait avec art en versant, dans une cruche d'eau fraîche, à l'aide de la petite cuillère livrée avec la boîte de poudre, la quantité nécessaire.

A propos de « coco », on vendait, dans les épiceries, la fameuse poudre, mais livrée dans un tube de verre d'environ 8 mm de diamètre et 15 cm de longueur. Ce tube n'avait qu'un orifice et en retirer la poudre était toute une affaire. Le meilleur résultat était obtenu en se servant d'une fine aiguille métallique à tricoter les chaussettes, grâce à laquelle on parvenait à ramoner le tube. Le gourmand mal outillé essayait d'attraper un peu de « coco » avec sa langue ; cela formait avec la poudre mouillée une sorte de bouchon à l'entrée du tube. Il fallait alors casser celui-ci, avec tous les dangers d'avaler des morceaux de verre pendant l'opération.

En classe, il y avait, dans les grandes occasions, des punitions corporelles. Nous avions dans un placard les deux « poids » d'un ancien coucou et l'on en mettait un dans chaque main du délinquant qui devait tenir les bras en croix. Ou bien, il fallait demeurer longtemps à genoux dans un coin de la classe. Dans les cas infamants, le maître commandait sévèrement : « Baisez terre » et, dans un geste de soumission totale, le condamné s'exécute. Pas très hygiénique me direz-vous ? Mais il en faut des microbes pour vivre convenablement ! D'ailleurs j'ai vu bien mieux depuis. A Salonique, en 1917, dans un « salon » de coiffure, le patron ayant malencontreusement coupé un client en le rasant, alla tout simplement ramasser une pincée de poussière dans un coin de la pièce pour l'appliquer sur la joue du patient et arrêter ainsi la petite hémorragie.

Pour en terminer avec l'école, nous y recevions des leçons de politesse. On nous apprenait à nous moucher, à saluer correctement, à se présenter à quelqu'un, à céder sa place assise à une personne âgée, à lui tenir une porte ouverte pour faciliter son passage. On nous recommandait d'aider un infirme à traverser la rue si on le sentait en difficulté, ou de lui porter un moment son sac à provisions. On insistait auprès des tout jeunes pour qu'ils n'accaparent pas la conversation avec leurs bêtises. Leur tour viendrait plus

tard d'y participer, quand ils auraient quelque chose de plus intéressant à dire.

Sur ce chapitre de l'éducation des enfants, on était, à la maison, plus strict encore. Si les grandes personnes voulaient se confier quelque chose qui n'avait pas à être colporté, maman me disait simplement : « Va voir au jardin si j'y suis ! ». Mon amour propre dut-il en souffrir, je m'exécutais prestement. Ou bien, s'il m'arrivait d'être trop curieux et de poser une question indiscreète, la réponse suivait, sèche et sans appel : « Si quelqu'un te le demande, tu lui diras que tu n'en sais rien ! ». De ce comportement, qui paraîtra dur à certains, aujourd'hui, je ne saurais jamais trop vous remercier, bons parents qui m'aimiez tant et qui ne paraissiez sévères que pour mon bien.

L'hiver, nous portions, en principe, un béret et une pèlerine qui avait l'avantage de nous tenir au chaud, tout en nous protégeant efficacement de la pluie. Aux pieds, des galoches à semelles de bois, que l'on vendait souvent fourrées de peau d'agneau. Et toujours, devant, cloué sur la semelle, un petit pare-chocs en fer. Indispensable, ce petit renfort nous permettait de faire notre trajet de la maison à l'école en faisant aller devant nous, à coups de pieds, une boîte de conserves, une pierre, que nous frappions chacun à notre tour si nous étions plusieurs. Le dimanche, nous avions droit à des bottines hautes à boutons. Il fallait alors un petit crochet de fer spécial pour faire passer le bouton dans sa boutonnière.

Quand, enfin, arrivait la période des grandes vacances (en principe du 1^{er} août au 1^{er} octobre) la joie était évidemment générale et c'est sans penser un seul instant aux menaces qu'ils proféraient, que les gosses de l'époque entonnaient la chanson incendiaire et homicide suivante :

Vive les vacances,
A bas les pénitences,
Les cahiers au feu !
Et le maître au milieu !

Les jeux

Sur le chemin de l'école, on faisait connaissance avec les jeux de la rue qui changeaient de saison comme la mode. Parmi ceux qui ont disparu, nous pouvons citer les « glissades » qui apparaissaient au moment des grands froids. Dans un endroit judicieusement choisi, on préparait savamment la « calome » en versant, sur 10 mètres de long et 0,50 m de large, l'eau qui, en gelant, allait constituer la petite patinoire. Aussitôt l'eau gelée, on recommençait l'opération, jusqu'à obtenir la surface lisse, épaisse, recherchée. Parfois, la neige apportait un renfort apprécié par nos jeunes artisans. Quand tout était à point, ils pouvaient « calomer ». Prenant leur élan, ils se lançaient hardiment sur la surface brillante, pour y glisser, debout, glorieux, jusqu'à ce qu'ils en soient saturés.

D'autres fois, c'étaient les « castagnettes » qui étaient en faveur. Il fallait confectionner deux plaquettes de bois de 3 cm sur 12 environ et 5 mm d'épaisseur, que les spécialistes se plaçaient entre les doigts de la main droite et à hauteur de leur visage. Suivant le rythme qu'ils leur communiquaient en les agitant, ils en tiraient une musique ressemblant à celle des castagnettes espagnoles. On obtenait un meilleur résultat en faisant un peu brûler les extrémités des plaquettes.

Parfois, le « bineton » prenait la relève. Il ne fallait posséder que quelques os de mouton, faciles à se procurer en décidant un jour la maman à faire une salade de pieds de mouton.

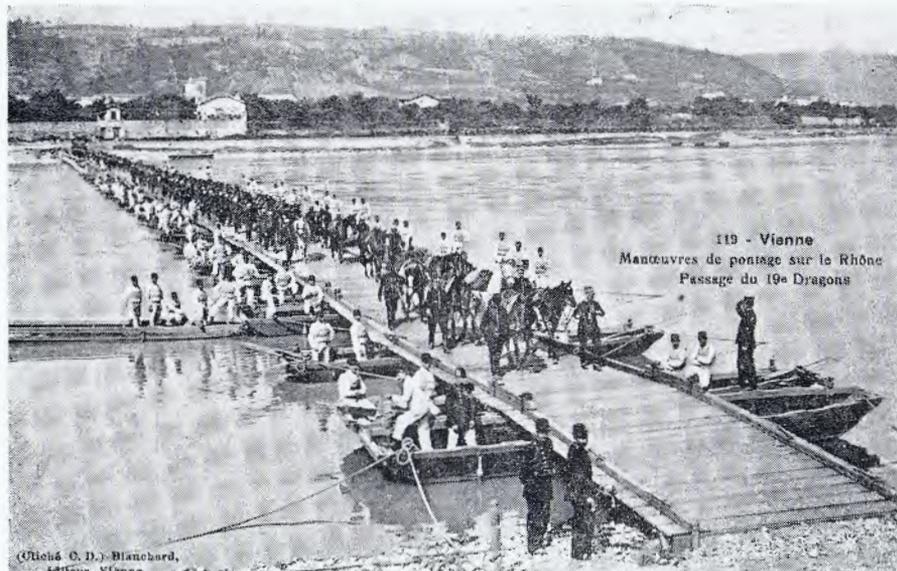
Il arrivait qu'à son tour le « quinet » fit fureur. Un morceau de branche d'arbre d'environ 3 cm de diamètre sur 12 à 15 cm de longueur, que vous taillez comme un crayon à ses deux extrémités, un bâton de 50 cm de long et vous voilà équipé pour jouer au quinet avec les copains et casser, du même coup, les vitres de vos voisins.

Parmi les disparus, citons encore : les « échasses », les « toupies » à galand et à fouet, le jeu de « barre » ainsi que le « croquet », les « quilles », le jeu de « grâce », etc... Quelques naissances à souligner, cependant, dont le « Rugby ». J'ai assisté à mon premier match en 1908, sur un terrain se trouvant à Leveau. Il opposait l'équipe de la Société de gymnastique l'« Alsace » à celle du « C. S. Vienne ». Cet affrontement, grand derby local, m'avait profondément marqué, et je suis resté toute ma vie un adepte fervent de ce beau sport.

Mon trajet, de la maison à l'école passait par la place de la « Co-carde » sur laquelle était installée une fontaine en pierre, à côté, des escaliers conduisant : à droite, à la montée des Bernardines, à gauche, à la montée des Epies. Du haut de cette fontaine, partaient, de chaque côté, deux espèces de petits « toboggans », vite repérés comme tels par les gosses du quartier. Quand on y regardait de près, on était impressionné par l'usure des pierres formant ce toboggan. C'étaient des générations et des générations qui avaient usé galoches et fonds de culottes sur cette pierre brillante, ceux de 1900 continuant avec la même ardeur l'œuvre de leurs prédécesseurs. Si cette relique attendrissante a disparu sous les coups de boutoir des monstres métalliques démolisseurs, c'est un peu l'âme de ce vieux quartier qui a sombré avec le reste !...

Les bals masqués

On peut bien considérer, aujourd'hui, que le bal masqué, ou du moins tel qu'il se présentait jadis, a vécu. Où est-il le temps où pour une somme bien minime, le père Drutel pouvait vous donner, pendant quelques heures, l'illusion que vous étiez : grand seigneur, Méphisto, brave paysan ou encore alléchante courtisane. Avec de beaux habits et un masque, toutes les fantaisies étaient permises et malheur à qui se laissait prendre aux apparences ! La belle courtisane pouvait bien n'être, le lendemain, qu'un joyeux « laret » de chez Gaudin !...



Les vogues

Quant aux vogues, elles ont bel et bien disparu, et ce n'est pas la réunion, au Champ de Mars, d'un certain nombre de forains désirant tirer profit de leurs manèges, qui les remplaceront. Les vogues étaient organisées, autrefois, dans tous les quartiers, par leur jeunesse. La plus importante était évidemment celle de St-Maurice, puis venaient celles du Clos Pascal, aux Portes de Lyon, de Ste-Colombe, Croix-Rouge, St-André-le-Haut, St-Martin. La vogue de Ste-Colombe s'agrémentait, chaque année, de la fameuse exhibition de « Torche bugne ». Pour un litre de rouge, ce dernier plongeait de la passerelle dans le Rhône et, pour le même prix, renouvelait indéfiniment son exploit. Les vogueurs étaient élégamment vêtus, avec smokings et gibus, sauf deux d'entre eux, les cantinières. Il y avait une brune et une blonde, habillées toutes deux comme du temps de Bonaparte. La brune avait une jupe rouge, la blonde, une jupe bleue. Elles portaient chacune, suspendu à leur cou, un petit tonnelet rempli de rhum dont elles offraient un petit verre (moyennant obole, bien entendu) à toutes les connaissances qu'elles rencontraient. Le samedi, la veille de la fête, un groupe de musiciens jouait une petite sérénade devant chaque commerçant du quartier. Selon la couleur politique de celui-ci, le petit orchestre jouait tel ou tel air. Il aurait été maladroït de heurter les convictions politiques du mécène au moment où on lui demandait d'ouvrir son porte-monnaie. Le lendemain matin, il y avait tour de ville en musique, avec, en tête, le tambour-major et sa canne à gros pommeau qu'il lançait en l'air assez haut, pour la rattraper adroitement avant son retour au sol. A ce sujet, je me souviens de la mésaventure dont fut victime le tambour-major de la vogue de l'Isle. Dans la rue Vimaine, alors qu'il faisait étalage de son savoir, en lançant sa canne, les cordons qui ornaient celle-ci s'accrochèrent à un fil électrique qui traversait la rue et la

canne ne redescendit pas ! La vogue dut continuer sa route avec, en tête, le pauvre tambour-major tout décontenancé. De leur côté, des artificiers improvisés s'occupaient, avec la prudence nécessaire, de la confection des engins qui devaient exploser très bruyamment à midi. De fort loin, on percevait les détonations. Entendre « peter les boîtes » rappelait à tous que l'animation et le dynamisme de la vogue continuaient gaiement.

Quand les grands espaces manquaient dans un quartier, on divisait les attractions en plusieurs secteurs. J'ai vu, à St-Martin, par exemple, la « Californie » sur la place de l'église, les « Vagues de l'Océan » et quelques forains sur la petite place en bas du boulevard Maupas et le reste de la vogue ainsi que le bal sur la place de l'Affûterie. Presque chaque quartier avait sa chanson qui lui servait en quelque sorte d'emblème. C'est ainsi que :

Et répétons sans cesse
Amis buvons à pleins canons !...

était l'apanage des Portes de Lyon.

Les marins de la Blancherie
montaient le bateau des Francs-Cœurs...

celui de la Croix-Rouge.

Voilà, voilà, voilà les joyeux St-Martin !
C'est la « faête » ! c'est la « faête » !...

concernait St-Martin.

De St-Maurice c'est la fête,
Venez, venez, filles et garçons !

était la propriété de St-Maurice.

Les cérémonies civiles et religieuses

Elles ont été profondément modifiées. Les difficultés de la circulation et aussi le nombre moins important des prêtres en sont les causes principales. Pour un baptême, la différence notable se situe après la cérémonie, quand le cortège quittait l'église. Une bande de gosses, bien renseignés, se tenait près de la porte et surveillait si personne ne sortait le sac de dragées qu'ils attendaient. Si le geste tardait trop, l'un deux commençait à crier à l'adresse du nouveau chrétien : « Vivra pas ! Vivra pas ! » et puis, toute la tribu s'y mettait : « Vivra pas ! Vivra pas ». Vite revenu à la réalité, le parrain s'exécutait en lançant quelques poignées de dragées que les intéressés ramassaient à terre en se bousculant. « Vivra ! Vivra », criaient-ils alors, avec la même conviction.

Pour un enterrement, les modifications sont plus profondes encore, puisqu'il n'y a plus de cortège dans les rues, plus de messes en grégorien, plus de « Libera me » ni de « Dies iræ ». Bref, tout a été simplifié à l'extrême. Pas de deuil à porter, de « coins de draps » à tenir, ni de musique pour

accompagner un vieux musicien, ou de petits « St-Joseph » avec leur pèlerine et leur cierge, pour honorer le départ d'un ancien bienfaiteur. Pas remplacé, le Suisse, dont la prestance, le bel habit rouge, le bicorne empanaché, la hallebarde, l'épée, les bas blancs, rehaussaient tant la magnificence des cérémonies à St-Maurice. Disparues ou presque, les belles crèches évocatrices de la Nativité de Bethléem. Finis, les grandioses reposoirs, à la présentation desquels toutes les paroisses rivalisaient. Terminées les longues théories d'enfants de chœur de la Fête-Dieu. (Sur une photo de 1910, j'en ai compté 40 à St-Maurice). Et le pain bénit à l'anis que l'on distribuait, en petits morceaux, dans une corbeille, à la grand'messe ! Pour les fêtes, ou quand il était offert par une personnalité, il se changeait parfois en brioche et le « rabiote » était alors jalousement convoité !...



Les vieilles grand-mères

Nous avons beaucoup parlé de choses disparues. Une de celles dont on ne retrouve plus les traits, c'était la bonne vieille grand-mère de jadis. La grand-mère vêtue de noir avec capeline ou fichu noir sur la tête, au travail incessant et obscur et dans les bras de laquelle il faisait si bon parfois se réfugier. Pour ceux qui ont connu ces braves femmes ainsi que le petit livre de messe qu'elles avaient toujours à leur portée et que l'on appelait un « Paroissien » nous avons détaché d'un poème de Régis de Montaudoin quelques vers émouvants que nous leur livrons et sur lesquels nous terminons.

Jean MONNET.

Le « *Paroissien* »

C'est un vieux livre tout usé
Aux coins blanchis, au dos brisé.
Ses pages que le temps altère
Ont la couleur des parchemins
...La couleur de tes vieilles mains
Pauvre Grand'Mère !

Entre les pages sont classés
Des souvenirs aussi pressés
Que les morts dans un cimetière.
Noms effacés, portraits jaunis
L'amour les avait réunis
Dans la prière.

Et je retrouve là, rangés,
Des amis, des parents âgés
Qui m'ont vu venir à la vie.
Leurs regards attristés et doux
Semblent dire « Souvenez-vous » !
Et l'on oublie...

Auprès d'eux, j'aperçois encor
De ces vélins aux lettres d'or,
De ces puériles images
Que l'on nous décernait parfois
Lorsque, pendant un ou deux mois
Nous étions sages.

Tout ce passé, qui fut le mien
Dormait dans le vieux paroissien
Comme au fond de quelque musée
Et j'en revois chaque moment
Quand la main tourne lentement
La page usée.

Je revois certain jour de mai
Les fleurs et l'autel embaumé
Notre ferveur, notre innocence
Ma bouche murmure des noms,
Je vous revois, chers compagnons
De mon enfance.

Et mes yeux sont un peu brouillés
En lisant à la fin : « Veillez
Mon Dieu, durant leur vie entière,
Sur mes parents, sur mes amis
Et même sur mes ennemis... ».
Bonne Grand'Mère !

TABLE

La vie de la rue	1
Le cheval emballé	2
La torréfaction du café	2
Le tram à cheval	3
Le tram à vapeur	3
Les Octrois	3
La boue	4
Le laitier	4
Le lait de chèvre	4
L'empailleur de chaises	4
Le raccommodeur de parapluies	5
Le marchand de poissons	5
Le « pattier »	5
Le tambour de ville	5
Le marchand de chansons	6
Les cornes des usines	6
L'orgue de barbarie	7
Le montreur d'ours	7
Les ivrognes	7
Le marchand de charbon	7
Les incendies	7
La voiture des chiens	9
Le passage d'un régiment	9
Le billet de logement	9
Les retraites aux flambeaux	10
Les cavalcades	10
Les courses	11
Faire le cours	12

DES MATIÈRES

L'allumeur de reverbères	13
Le marchand d'oublies	13
La pompe à...	14
Le théâtre Saïd	14
Les conférences contradictoires	14
Les « plates »	15
La « bêche »	15
Les économies	16
Les repas en famille	16
Les soupes du soir	17
Les allumettes de contrebande	17
Le crottin de cheval	17
Les bouillottes	18
Les rondelles de caoutchouc	18
Les cafés	18
La rue Serpaize	19
Les « galibes »	19
Les types	20
Prime jeunesse	20
La grande école	22
Les jeux	24
Les bals masqués	25
Les vogues	26
Les cérémonies civiles et reli- gieuses	27
Les vieilles grand-mères	28
Le « paroissien »	29

Achévé d'imprimer
le 30 octobre 1975
sur les presses de l'imprimerie
BLANCHARD Frères
à Vienne.

IMPRIMERIE BLANCHARD FRERES, VIENNE.